DE L'HISTOIRE D'UN ESPRIT VAINQUEUR: GERMAINE DE STAËL

Ramona MALIȚA
Université de l'Ouest de Timişoara, Roumanie

REZUMAT. Cele mai cunoscute cărți ale Doamnei de Staël, eseurile *Despre Germania, Despre literatură*, romanele *Corina* şi *Delfina* sunt rodul multelor sale călătorii în întreaga Europă. Laboratorul artistic interior, geneza, metamorfozele şi etapele de creație ale autoarei le găsim detaliate în memoriile sale, numite de critică *scriitură de bilanț* unde Doamna de Staël încearcă să explice în ce fel meandrele istorice, politice, psihologice şi sentimentale i-au influențat viața. *Zece ani de exil* şi *Considerații asupra principalelor evenimente ale Revoluției Franceze*, cărțile sale de memorii, descriu, fiecare în manieră proprie, atitudini, idei, reacții, frustrări, dureri, experiențe, abandonuri. Într-un cuvânt viața ei privată, dar şi ideile ei politice despre Europa, Napoleon sau Jacques Necker.

***Cuvinte-cheie**:* Doamna de Staël, romantismul francez, Grupul de la Coppet, Napoleon, Jacques Necker, memorii, exil, canoane estetice romantice.

Les plus connus livres de Madame de Staël: *De l'Allemagne, De la littérature, Corinne* et *Delphine* sont issus de ses voyages à travers l'Europe. Le laboratoire intérieur, la genèse et le devenir, les phases et les replis intrinsèques de ses oeuvres, on les apprend de ses mémoires, rangés par les critiques[1] dans la catégorie des écritures *bilancielles* où l'auteur tâche d'expliquer comment les méandres historiques, politiques, psychologiques, sentimentaux etc. ont engendré telle ou telle de ses attitudes, idées, réactions, frustrations, douleurs, expériences; en un mot, toute sa vie, le moi social y compris. *Dix années d'exil* et *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française*, ses deux derniers livres, montrent, chacun à sa manière, ce qu'elle pense de l'Europe, de Napoléon et de Jacques Necker, son père, d'une façon plus concrète dans le premier, plus philosophique dans le second.

[1] Simone Balayé, *Histoire de l'oeuvre*. *Madame de Staël, Dix années d'exil*, Paris, Fayard, 1996. Balayé, Simone, *Les carnets de voyages de Madame de Staël. Contributions à la genèse de ses oeuvres,* Genève, Droz, 1971. Larg, David Glass, *Madame de Staël. La seconde vie (1800 – 1807)*, Genève, Slatkine, *1974*. Didier, Béatrice, Neefs, Jacques (dir.), *Sortir de la Révolution. Casanova, Chénier, Staël, Constant, Chateaubriand. Manuscrits de la Révolution*, Presses Universitaires de Vincennes, 1994 etc.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

1. Des écritures conçues « à la romantique ». Les canons esthétiques et leur changement

La rigidité des genres littéraires, désirée et à vrai dire imposée par les classiques, a été pourtant fortement bousculée à l'époque romantique où, par contre, le mélange des genres était considéré comme valeur en soi. Conçu en ces termes, le voyage chez Mme de Staël sollicite la médiation de la littérature qui se reconnaît dans l'investissement des topoï et des lieux communs, ce qui le place nécessairement au point de rencontre problématique entre la tradition et l'innovation. Il n'est rien de plus connu et ancien que le motif du voyage / le thème du chemin dans la littérature du monde (la tradition), mais ici c'est la manière d'en construire toute une littérature qui est nouvelle (l'innovation): la conception de l'espace et du rôle attribué au sujet regardant, les techniques descriptives, dérivées généralement des modèles discursifs de description du monde réel, ont beaucoup contribué à transformer les mémoires en profondeur.

On assiste chez Mme de Staël à un mélange de types d'écriture et cela n'est pas le fruit du hasard, vu, d'un côté, sa conscience d'être un élément actif à l'avènement d'un monde nouveau et, de l'autre côté, son désir devenu un vrai besoin d'atteindre la complétude (ou, pour mieux dire, l'exhaustivité) d'un état de choses quel qu'il soit. D'ailleurs, elle tient pour préférable de la mettre à l'épreuve par ses avertissements placés en tête des textes. L'expérience du voyage chez elle ne fait pas naître seulement un journal de voyage, mais tout aussi les mémoires et toute une histoire de la France contemporaine (la sienne, évidemment). Nous en concluons que le « grand voyage » et les autres adjacents ont été des prétextes pour analyser sa propre vie et celle de sa patrie à travers ses écrits. Une chose pas du tout facile, étant donné le fait qu'elle se trouve à la recherche d'un temps vécu qu'elle ne prend pas pour perdu; c'est pour cela que sa démarche est subjective et objective à la fois, et qu'elle doit redoubler en permanence d'efforts pour garder le juste milieu.

Dix années d'exil en est une synthèse vu qu'à travers le récit plusieurs types d'écriture sont réunis: la lettre (du policier Fouché par laquelle il lui annonce l'exil, mais il y en a d'autres encore), le journal intime (les observations d'un jour notées jusqu'au moindre détail), les techniques du roman (lorsqu'elle raconte le départ précipité de Coppet), l'analyse politique (lorsqu'elle expose les causes de la situation politique de la Pologne, celles de l'état des choses en Russie, la défaite de Napoléon etc., le discours ayant une allure de parémiologie), la portée psychologique (lorsqu'elle se décrit à la troisième personne). Tout autour de ce texte autobiographique, elle a su tisser un discours descriptif sur le monde réel dont les axes et les implications se croisent et laissent l'impression d'une expérience voulue, personnelle et originale: l'histoire et la vie.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

Si elle embrouille tous les codes concernant l'écriture autobiographique, c'est qu'elle veut échapper à toute contrainte formelle, la franchir par ses besoins intérieurs de se raconter tout librement. Germaine de Staël s'y propose de saisir et le moi intérieur et son époque dans un livre qui soit à la fois satire, histoire, roman, drame, lettre, journal intime, récit de voyage. Cette démarche qui aboutit sciemment à l'effacement des genres traditionnels au profit de quelque chose de nouveau implique le changement des canons littéraires. L'audace esthétique est manifeste même dans le titre*: Dix années d'exil*, sans aucun sous-titre qui aurait pu servir à mettre au clair les intentions de l'auteur, selon la tradition classique ou selon celle des Lumières. À nos yeux, c'est le refus poursuivi d'encadrer l'oeuvre dans un genre ou dans une espèce littéraires. Le texte des *Dix années*... a été publié posthumément en 1818 par les soins du baron de Staël, fils et héritier moral de l'auteur, dans sa forme originale, sans qu'aucune addition ou modification n'eût été faite, ainsi que l'assure Auguste de Staël dans la préface du volume: « Ma fidélité à tenir cet engagement... le manuscrit confié à mes soins »[1]. Le titre est celui dont l'auteur lui-même a fait le choix, quoique l'ouvrage, n'étant pas achevé, ne comprenne qu'un espace de sept années. L'architecture[2] de l'écriture est à remarquer: c'est comme un jeu de puzzle dont les pièces sont à ranger et à combiner dans un ordre logique, afin de refaire le fil cohérent de la narration. Ces syncopes temporelles sont les signes d'une désobéissance esthétique nette, issue d'une attitude toute à fait libre et libérée des règles limitatives. Les spécialistes appellent ces syncopes des métalogismes[3] qui brisent les anciens canons. Tout processus de changement des canons esthétiques réclame, l'on doit en convenir, un certain type de déviation (de la forme, du contenu, de l'expression, de la substance etc.). Cet écart des normes, très mal vu par les classiques, atteint son apogée chez les Romantiques, à partir de Mme de Staël. Tandis que les métalogismes traduisent les audaces formelles, les métasèmes[4] ont leur apport quant à la thématique; il s'agit de la grande *découverte* du romantisme: le moi intérieur. Côté expression, les métataxes[5] et les métaplasmes[6] complètent les composantes structurales fondamentales de la littérature par le biais desquelles on explique les modifications esthétiques qui surviennent au cours d'une époque. Ce sont les mécanismes intrinsèques qui offrent la mesure, l'intensité, la trajectoire du changement esthétique, vu leurs traits aisément repérables. Chez Mme de Staël, dans *Dix années d'exil,* les deux premières sont à mettre en évidence, car ce sont elles qui renvoient aux traits romantiques irréfutables.

[1] *Dix années d'exil,* Paris, Bibliothèque Charpentier, s.a., p. 6.
[2] Le récit commence en 1800, c'est-à-dire deux ans avant le premier exil et s'arrête en 1804, après la mort de Necker. La narration recommence en 1810 et s'arrête brusquement à l'arrivée en Suède, en 1812. Ainsi la première et la seconde partie de ses mémoires laissent entre elles un intervalle de près de six années.
[3] Terme emprunté à la narratologie, qui désigne la déviation de la forme du contenu.
[4] Les déviations de la substance du contenu.
[5] Les déviations de la forme de l'expression.
[6] Les déviations de la substance de l'expression.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

2. La portée psychologique de l'écriture des mémoires

Mallarmé disait quelque part: « Devant le papier l'artiste se fait. » C'est-à-dire il se tourne vers l'œuvre et ils font Un. Et Jean Rousset[1] de l'accompagner: « Le romancier a besoin de son roman pour savoir ce qu'il voulait dire et ce qu'il voulait faire. » *Mutatis mutandis*, le mémorialiste a besoin de ses mémoires pour savoir ce qu'il voulait dire et ce qu'il voulait faire. Le travail du mémorialiste est là: sortir de la vie de l'immédiat et vivre dans son cerveau, c'est-à-dire se concentrer au lieu de se disperser en dehors, vu qu'il veut faire un discours d'inventaire. Une fois arrivé à ce point, une question est justifiée: remontant au temps écoulé, lequel des « moi » l'écrivain révèle-t-il ? Celui du présent ou celui des époques évoquées ? Il n'est pas question de psychologie à proprement parler, mais de l'acte de création, car la composition de l'œuvre a pour but de révéler le moi intérieur. L'écrivain entame ainsi des jeux de « je », derrière lesquels se cache le secret de sa personnalité créatrice si multipliée dans toutes les formes inventées par lui-même. Le moi staëlien de l'exil et pas seulement, elle le donne tout nu dans le V^e^ chapitre de la deuxième partie des *Dix années d'exil*:

> Je passai huit mois dans un état que l'on ne saurait peindre, essayant mon courage chaque jour, et chaque jour faiblissant à l'idée de la prison. Tout le monde, assurément, la redoute; mais mon imagination a tellement peur de la solitude, mes amis me sont tellement nécessaires pour me soutenir, pour m'animer, pour me présenter une perspective nouvelle, quand je succombe sous la fixité d'une impression douloureuse, que jamais la mort ne s'est offerte à moi sous des traits aussi cruels que la prison, que le secret où l'on peut rester des années sans qu'aucune voix amie ne se fasse entendre de vous. D'ailleurs, je ne pouvais pas me dissimuler que je n'étais pas une personne courageuse; j'ai de la hardiesse dans l'imagination, mais de la timidité dans le caractère, et tous les genres de périls se présentent à moi comme des fantômes. L'espèce de talent que j'ai me rend les images tellement vivantes, que si les beautés de la nature y gagnent, les dangers aussi en deviennent plus redoutables.[2]

Je tremble des dangers auxquels mon courage va m'exposer semblerait être sa devise qui fait découvrir un moi paradoxal où se mélange de la crainte et du courage, de la hardiesse et de la timidité, de la force intérieure et de la prudence, de la folie et de la lucidité etc. Le fait est que la

[1] Jean Rousset, *Forme et signification (Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claude)*, José Corti, 1963, p.VII.
[2] Madame de Staël, *Dix années d'exil,* Paris, Bibliothèque Charpentier, s.a., p.337. Dorénavant désigné à l'aide du sigle DA, suivi du numéro de la page.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

haine contre l'Empereur et l'amour de la France ne la quitte jamais, quelque terribles que soient les circonstances vécues. C'est l'heure de la vérité. Ce *moi* dont nous avons essayé d'esquisser les traits est le résultat de la réunion (de l'imbrication) des parties différentes, selon les statuts dans ce monde: la voix de la femme, de la fille, de la mère, de la citoyenne, de l'amante, de l'ambassadrice, de l'aristocrate, de la chrétienne, de l'amie, de l'écrivain etc. La lecture attentive récupère dans les textes tous ces types de moi et leurs enjeux. La portée psychologique réside donc dans la tentative révélatrice du moi réel au moins, sinon dominateur; aussi cette démarche est-elle d'autant plus provocante, incitante que le moi ne se laisse pas expressément découvrir.

Chaque incident, chaque problème, tous les événements de l'histoire personnelle ou politique la touchent d'une manière inégale et y laissent des traces. Qu'est-ce qui déclenche la position de l'avant-scène? Les circonstances issues de la vie, à coup sûr, mais les résolutions de l'esprit également, vu les effets escomptés et l'image recherchée. Pour une dame de la haute société dans le salon de laquelle trouvent leur place les esprits les plus éclairés de l'époque, l'image est plus que nécessaire, vitale même, l'on doit en convenir. De toute façon, son acuité s'avère encore accrue, car elle doit garder ses amis, tout comme elle doit se défendre contre ses ennemis (les bonapartistes, bien évidemment). Elle prépare ce *moi* (celui du salon) jusqu'au moindre détail, par écrit même, afin de ne pas être prise au dépourvu. Attardons-nous un peu sur une Mme de Staël un peu factice, figurée, toute « préparée » pour un bal où elle allait se trouver face à face avec Napoléon:

> Je savais qu'il s'exprimait très mal sur mon compte; il me vint dans l'esprit qu'il m'adresserait peut-être quelques-unes des choses grossières qu'il se plaisait souvent à dire aux femmes (...) et j'écrivis à tout hasard, avant de me rendre à la fête, les diverses réponses fières et piquantes que je pourrais lui faire, selon les choses qu'il me dirait. (DA, 227)

Quant à son *moi* véritable, elle tient pour préférable de le mettre à l'épreuve par quelques gestes, issus de ses tréfonds: la crainte de la vie et ses inquiétudes quant au futur de sa fille et de ses fils, par exemple, ou bien les vives préoccupations pour ses amis touchés, eux-mêmes, par l'exil, coupables d'avoir fréquenté le salon de Coppet. La voix de la mère est touchante: « Si je restais, il fallait me séparer de mes fils qui étaient dans l'âge de chercher une carrière; j'imposais à ma fille la plus triste perspective, en lui faisant partager mon sort. » (DA, 340). Il est à prendre en considération, à ce point, que les souvenirs de ses enfants sont d'autant plus douloureux

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

qu'elle les raconte après la mort de son fils[1]. La voix de l'âme est touchante et l'auteur ressent encore plus fort la culpabilité, d'autant plus qu'elle a l'impression d'être un fléau: « On se sent très ferme dans sa propre conduite quand elle est fondée sur une conviction sincère; mais, dès que les autres souffrent à cause de nous, il est presque impossible de ne pas se faire des reproches. » (DA, 313) Tout ce qu'elle touche périt derrière elle, tous ses amis ont à souffrir à cause d'elle: Madame de Récamier, M. de Montmorency ont été exilés. Au moment de la rédaction des mémoires, Madame de Staël a le temps de faire le bilan, de juger le prix psychologique de son exil prolongé, d'y réfléchir, d'en compter les douleurs, les êtres aimés perdus, les années écoulées. Quel que soit le ton choisi, nous remarquons sa force d'appeler les choses par leur nom et d'en supporter les conséquences à cœur ouvert.

3. Quelques jalons historiques

Afin de mieux comprendre l'errance imposée par le temps vécu, il est nécessaire de remonter (à quelques égards) jusqu'à l'époque de l'exil imposé à la Dame de Coppet. Il s'agit de la montée vers l'Empire et de l'abaissement politique progressif de la France et de la plupart des pays européens. La montée au pouvoir de Bonaparte va de pair avec la réorganisation de l'Europe. Il assure sa domination sur une France fatiguée par la Révolution à laquelle il donne un pseudo-système parlementaire. Après les victoires de Napoléon en Italie (1800), l'Autriche signe la paix de Lunéville; pendant les négociations avec l'Angleterre, Bonaparte réunit la Consulte cisalpine et escamote la présidence de la République italienne, en attendant de se faire couronner Roi des Lombards. Le Concordat le rapproche encore du trône. Enfin, victoire suprême, l'Angleterre signe la paix d'Amiens (1802) par laquelle elle renonce aux conquêtes aussi importantes pour elle que Malte. Napoléon continue son avancée européenne par l'annexion de Hanovre, de nouvelles conquêtes en Italie, l'occupation de la Suisse et de la Hollande.

Une fois arrivée à ce point, Mme de Staël, notant dans ses mémoires tous les mouvements politiques et militaires napoléoniens, remarque (il est à mettre en vedette la malice particulièrement mordante de l'écriture): « Tout cela ressemblait assez au soin avec lequel Polyphème comptait les moutons en les faisant entrer dans la caverne. » (DA, 301)

Jusqu'en 1813, au lieu de s'allier face à la menace de l'armée française, les trois grandes puissances, la Russie, la Prusse et l'Autriche se sont constamment opposées. Napoléon, devenu empereur, il n'y voit plus d'obstacles. Les circonstances lui sont favorables au-delà de toute espérance. On ne peut qu'imaginer comment Mme de Staël aurait parlé dans la partie manquante des *Dix années d'exil* (1805 - été 1810) des victoires remportées par Bonaparte sur les vieilles monarchies; elle mentionne dans ses notes de nombreux événements dont elle aurait fait état. On

[1] Albert de Staël, son cadet, est mort en 1814, en duel.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

en trouve la synthèse dans les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française.* Lorsque Germaine de Staël arrive dans l'empire russe, à son tour envahi par Napoléon, tous les pays européens étaient battus, conquis, taillés, sauf la Suède et l'Angleterre, mais elles aussi paralysées par le Blocus continental. Mais le désastre de la Grande Armée dans l'hiver russe survient, obligeant l'Empereur à opérer une retraite. L'Europe orientale se réveille alors en formant une coalition dont la Prusse est l'âme. A l'issue de la campagne d'Allemagne et de la défaite de Leipzig (1813), la France est envahie et vaincue. Avec l'abdication de Napoléon (1814) et l'échec de sa tentative de retour en France (1815), se termine, non sans grandeur *(*Mme de Staël évoque les adieux de Fontainebleau aussi), la carrière de Napoléon, qui fait son malheur, et le rêve du Grand Empire.

Pendant toutes ces années, la Copétienne, suspectée de parti pris pour Benjamin Constant, un opposant au régime, a été chassée de son pays, harcelée, tourmentée tout comme l'histoire de son pays de naissance. Voilà un résumé qu'elle donne de son exil:

> C'est ainsi qu'après dix ans de persécutions toujours croissantes, d'abord renvoyée de Paris, puis reléguée en Suisse, puis confinée dans mon château, puis enfin condamnée à l'horrible douleur de ne plus revoir mes amis et d'avoir été cause de leur exil, c'est ainsi que je fus obligée de quitter en fugitive deux patries, la Suisse et la France, par l'ordre d'un homme moins Français que moi... (DA, 346-347)

Dans la présentation ci-dessus des événements napoléoniens, nous n'avons pu faire que l'histoire très succincte des idées, des défaites, des victoires, des traités politiques, vite passés en revue, mais qui rendent compréhensibles les circonstances historiques dans lesquelles Mme de Staël a vécu.

4. Sur une histoire avec un diable et un ange: Napoléon Bonaparte et Jacques Necker[1]

Conçues sous ce rapport, les mémoires staëliens ont l'air d'un conte avec le diable (Bonaparte) et l'ange (Necker) et elle, la protagoniste, située quelque part à mi-chemin entre eux, souffrant d'un côté tout comme de l'autre, étant la victime du premier et l'objet chéri du dernier. Si l'on concevait toute cette histoire en termes mathématiques du système des axes, la place du haut serait occupée par Necker, tandis que celle du bas par Napoléon; entre ces deux points il y

[1]Jacques Necker, père de Mme de Staël, mort en 1804, l'ancien ministre des finances sous Louis XVI, Suisse d'origine et protestant. Propriétaire du château de Coppet où ont eu lieu de nombreuses séances du Groupe de Coppet, le premier cénacle littéraire romantique français (voir Malița, Ramona, *Le Groupe de Coppet. Un ouvroir de la construction / déconstruction des canons esthétiques*, la seconde édition revue et annotée, Éditions Universitaires Européennes, Saarbrücken, 2011).

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

aurait les oscillations, les méandres de la vie de celle qui avait été tellement chassée par l'un, trouvant la sérénité au sein toujours confortable de l'autre.

Napoléon est vu dans *Dix années d'exil* en tant que monstre d'une intelligence diabolique dont le but est d'effondrer toute l'Europe sous ses ambitions gigantesques. Aux yeux de Mme de Staël, la suppression de la liberté imposée par l'Empereur, n'a point d'égal parmi les petitesses de l'esprit humain.

> Le plus grand grief de l'Empereur Napoléon contre moi, c'est le respect dont j'ai toujours été pénétré pour la véritable liberté. Ces sentiments m'ont été transmis comme un héritage; et je les ai adoptés dès que j'ai pu réfléchir sur les hautes pensées dont ils dérivent, et sur les belles actions qu'ils inspirent. (DA, 204)

Pour elle, il n'est qu'un malade atteint de mégalomanie, voire d'hystérie. Elle entend n'en faire aucun compromis, vu que toute relation avec Bonaparte réclame par définition une bassesse, à ses yeux. Le pire est que la bassesse sera inutile et toute cette guerre froide la rend folle:

> L'Empereur voulait de moi une bassesse, mais une bassesse inutile; car, dans un temps où le succès est divinisé, le ridicule n'eût pas été complet, si j'avais réussi à venir à Paris, par quelque moyen que ce pût être. Il fallait, pour plaire à notre maître vraiment habile dans l'art de dégrader ce qu'il reste encore d'âmes fières, que je me déshonorasse pour obtenir mon retour en France, qu'il se moquât de mon zèle à le louer, lui qui n'avait cessé de me persécuter et que ce zèle ne me servît à rien. Je lui ai refusé ce plaisir vraiment raffiné; c'est le seul mérite que j'ai eu dans la longue lutte qu'il a établie entre sa toute-puissance et ma faiblesse. (DA, 331)

La phrase sur Bonaparte connaît dans les mémoires staëliens mille et une nuances, à partir du sérieux jusqu'au dérisoire, du sarcasme jusqu'à la violence verbale, de l'ironie jusqu'à l'attaque directe. Voilà une épreuve où elle se moque des prétentions précieuses d'un Empereur « factice » qui visent le ridicule; c'est une situation digne de Molière, selon son expression:

> Rien en effet ne prête plus à la plaisanterie que la création d'une noblesse toute nouvelle, telle que Bonaparte l'établit pour le soutien de son trône. Les princesses et les reines, citoyennes de la veille, ne pouvaient s'empêcher de rire elles-mêmes

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

> en s'entendant appeler Votre Majesté. D'autres, plus sérieux, se faisait répéter le titre de monseigneur du matin au soir, comme le *Bourgeois gentilhomme*. On consultait les vieilles archives pour retrouver les meilleurs documents sur l'étiquette; des hommes de mérite s'établissaient gravement à composer des armoiries pour les nouvelles familles; enfin, il n'y avait pas de jour qui ne donnât lieu à quelque situation digne de Molière. (DA, 286-287)

Quelle que soit l'expression choisie, le fait est que dans les *Dix années d'exil* Bonaparte est devenu la marotte staëlienne, car il n'y a presque aucun chapitre ou aucune partie où elle n'en fasse de remarques malicieuses et ne donne de nouveaux détails sur cet homme moins Français qu'elle. Nous insistons un peu sur une scène des mémoires où Mme de Staël raconte une des rencontres directes avec le Premier Consul; nous voudrions mettre en vedette la crainte réelle et *les préparatifs psychologiques* tellement nécessaires qui la rendent pourtant vulnérable. Le point de vue est celui du sujet qui se raconte, mais les effets narratifs se reportent sur le personnage narré aussi, d'où les aperçus descriptifs à valeurs de diégèse:

> Je fus priée chez le général Berthier un jour où le Premier Consul devait s'y trouver; et comme je savais qu'il s'exprimait très mal sur mon compte; il me vint dans l'esprit qu'il m'adresserait peut-être quelques-unes des choses grossières qu'il se plaisait souvent à dire aux femmes, même à celles qui lui faisait la cour et j'écrivis à tout hasard, avant de me rendre à la fête, les diverses réponses fières et piquantes que je pourrais lui faire, selon les choses qu'il me dirait. Je ne voulais pas être prise au dépourvu, s'il se permettait de m'offenser, car c'eût été manquer encore plus de caractère que d'esprit; et, comme nul ne peut se promettre de n'être pas troublé en présence d'un tel homme, je m'étais préparée d'avance à le braver. Heureusement cela fut inutile; il ne m'adressa que la plus commune question du monde; il en arriva de même à ceux des opposants auxquels il croyait la possibilité de lui répondre: en tout genre, il n'attaque jamais que quand il se sent de beaucoup le plus fort. Pendant le souper, le Premier Consul était debout derrière la chaise de Madame Bonaparte et se balançait sur un pied et sur l'autre, à la manière des princes de la maison des Bourbon. Je fis remarquer à mon voisin cette vocation pour la royauté déjà si manifeste. (DA, 227)

Bref, aux yeux de Mme de Staël, Napoléon est un monstre politique au visage humain qui scrute l'Europe pour en faire sa proie. Leur différend est fort connu et on en a tout dit, les détails

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

en sont bien sus, les interprétations souvent hostiles à la victime. Si on adopte son point de vue ou celui de l'Empereur, on risque de ne pas conserver le juste milieu; d'ailleurs la position d'équilibre est toujours difficile à conserver. Y a-t-il une légende napoléonienne? Y a-t-il une autre staëlienne? Simone Balayé[1] soutient, à propos de cela, le fonctionnement réel des légendes et contre-légendes staëliennes tout comme de leurs antipodes napoléoniennes, issues des adversités mutuelles.

> Le principal artisan de la légende de Mme de Staël est Mme de Staël elle-même dans ses deux derniers ouvrages, les *Dix années d'exil* et les *Considérations*... On peut lui reprocher d'écrire des sortes de roman dont les deux pôles traditionnels sont un homme diabolique et tout-puissant et une femme courageuse et persécutée... Elle contribue sciemment à la contre-légende napoléonienne, vengeance posthume que l'Empereur exerce sur elle de son côté. Il a en effet puissamment favorisé la contre-légende staëlienne (...) à part les mots écrasants qu'il sème contre elle dans sa correspondance; coquine, corbeau, tricoteuse de faux bourgs.

Tout s'explique par les forces écrasantes de leurs personnalités et par l'enthousiasme qu'ont suscité leurs exploits (guerriers de Napoléon, littéraires et esthétiques de Mme de Staël). On met en avant le fait qu'elle veut le remboursement des millions jadis prêtés par son père au Trésor royal et désire par-dessus tout vivre à Paris. Le fait est qu'elle a beaucoup à demander et qu'elle a tout à craindre de l'homme puissant qui peut la réduire au silence d'un seul mot.

Napoléon la tient pour une femme laide, intrigante, dangereuse, encombrante par ses oeuvres et surtout par son salon qu'il aurait voulu détruit à tout prix. Il se rend compte de l'influence staëlienne qu'il trouve néfaste sur certains membres du Tribunat (par exemple Benjamin Constant) qui fréquentaient ses salons: de Paris et de Coppet à la fois. C'est pour cela qu'il fait relever la présence de Mme de Staël auprès d'eux, par l'exil. Du reste, dangereuse, elle l'est, l'Empereur a raison, surtout dans les premières années du Consulat où le pouvoir est fragile, menacé à l'extérieur et à l'intérieur. Cependant elle sait la solution afin de regagner la grâce de l'Empereur. Se laisser encaserner dans le cours politique de l'époque comme les autres écrivains l'ont fait; c'est-à-dire pactiser avec le diable, mais elle ne le fait point. D'ailleurs elle souligne dans les *Dix années d'exil* que cela n'aurait servi qu'à la ridiculiser et qu'elle n'aurait été guère mieux traitée.

[1] Simone Balayé, *Madame de Staël. Écrire, lutter, vivre,* Genève, Droz, 1994, p.138.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

En fait cette histoire est entièrement à reprendre des deux côtés et, l'on doit en convenir, la vérité se trouve quelque part à mi-chemin.

L'autre protagoniste dont le caractère se place à l'antipode de celui napoléonien, est Jacques Necker, le père de Mme de Staël. Celui-ci a peut-être été l'être le plus aimé de sa fille, l'objet de ses plus grandes affections dont la perte en 1804 lui a causé presque un effondrement psychologique. Pour son père elle a eu un vrai culte, le faisant l'objet de ses écrits: *Lettre sur le caractère de M. Necker*, placée en tête des *Manuscrits de M. Necker*, à laquelle on ajoute des chapitres entiers des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française* et des *Dix années d'exil* dédiés à son père. Elle ne l'oublie pas même dans son testament où elle laisse comme ordre à ses enfants de continuer ce culte de leur grand-père. Chez elle Necker rassemble toutes les qualités humaines et, cet homme devenu personnage, couvre dans ses textes l'idée de tranquillité psychologique, de sérénité, de confort intérieur. Le domaine de Coppet (devenu chronotope dans l'écriture staëlienne), la présence de son père fonctionnent en tant que remède contre la folie et l'inconfort provoqué par les animosités bonapartistes. Quel que soit le contexte ou le ton de l'écriture, la voix staëlienne change de nuance lorsque le personnage Necker fait son apparition: tout devient calme, les problèmes tendent à se résoudre, l'exil a l'air plus doux à Coppet (d'où elle ne s'enfuit qu'après la mort de Necker):

> J'arrivais en Suisse, pour passer l'été avec mon père, suivant ma coutume, à peu près vers le temps où l'armée française traversait les Alpes. On voyait sans cesse des troupes parcourir ces paisibles contrées, que le majestueux rempart des Alpes devait mettre à l'abri des orages et de la politique. Pendant ces belles soirées d'été sur le bord du lac de Genève, j'avais presque honte de tant m'inquiéter des choses de ce monde, en présence de ce ciel serein et de cette onde si pure. (DA, 217)

On dirait que son père est son protecteur contre les orages et les politiques louches rencontrés à Paris. Le temps y s'arrête et la tranquillité en est une présupposition. Son heureuse coutume de passer l'été auprès de son père lui donne la force ou plutôt l'impression qu'elle pourrait tout vaincre. C'est comme le personnage de la mythologie grecque, Antée le Géant, fils de Poséidon et de Gaia. S'il reprenait force chaque fois qu'il touchait la Terre, c'est qu'il en était issu; Héraclès arrive à l'étouffer seulement en le maintenant en l'air. *Mutatis mutandis*, Mme de Staël, Necker et Napoléon sont là, sous les masques d'Antée, de la mère Terre et d'Héraclès. Elle aime tant son père qu'elle ne peut pas concevoir son existence loin de lui; Napoléon le sait fort bien et, par conséquent, exploite à point cette faiblesse et la chasse de chez lui. La douleur atteint à ce point son paroxysme. Cette liaison père-fille psychologiquement si étroite renvoie au pair

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

ego - alter ego, aboutissant au motif romantique du dédoublement, sous la réserve qu'il s'agit de la sublimation des personnes historiques aux personnages de l'écriture. Il y va du processus d'autofictionnalisation.

> Depuis plusieurs années il me disait souvent qu'il ne tenait au monde que par mes récits et par mes lettres. Son esprit avait tant de vivacité et de pénétration, que le plaisir de lui parler excitait ma pensée. J'observais pour lui raconter, j'écoutais pour lui répéter. Je me vis sans appui sur cette terre et forcée de soutenir moi-même mon âme contre la douleur (...) il trouvait toujours le moyen de me faire du bien; après sa perte, j'eus affaire directement à la destinée. (DA, 278)

Sans une moitié, le tout souffre et l'absence est torturante. Cette relation père-fille serait semblable, de ce point de vue, à la relation plus étroite encore qui définit, dans la mythologie grecque, les Jumeaux Castor et Pollux, où l'un reste fidèle à l'autre jusqu'à la mort, même au-delà:

> Ce n'est point l'amour filial, mais la connaissance intime de son caractère, qui me fait affirmer que jamais je n'ai vu la nature humaine plus près de la perfection que dans son âme: si je n'étais pas convaincue de la vie à venir, je deviendrais folle de l'idée qu'un tel être ait pu cesser d'exister. (DA, 278).

5. Conclusion

Bien que Mme de Staël compte ses années loin de Paris et de la France (une assez longue période: douze ans, même si le titre du volume en indique seulement dix), elle a su mettre la médisance napoléonienne à profit, par le Groupe de Coppet, son cercle littéraire et politique qui a joué le rôle de porte-parole de la première vague du romantisme français. C'est pour cela que nous l'avons nommée « un esprit vainqueur ».

Coppet, devenu chronotope dans les mémoires staëliens, à savoir le point de rencontre d'un temps et d'un espace tout particuliers dans sa vie, a la fonction d'un symbole ambivalent: la place de la tranquillité près de son père, lui assurant le confort psychologique et, en même temps – et paradoxalement –, la place de son exil, loin de Paris et de la France tant chérie, isolée et arrêtée à domicile pour des mois et des mois, par l'ordre de l'Empereur.

Les *Dix années d'exil* en tant qu'exercice de catharsis, entraînent, par une architecture irrégulière, à démêler les limites de l'insertion autobiographique et la pratique de l'autofiction où

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)

les personnes historiques (elle-même et les autres), devenues personnages, vivent dans / témoignent d'un temps et d'un espace prétendus réels.

BIBLIOGRAPHIE

Texte de référence

MADAME DE STAËL, *Dix années d'exil,* Paris, Bibliothèque Charpentier, s.a.

Ouvrages critiques

BALAYÉ, Simone, *Histoire de l'oeuvre*. *Madame de Staël, Dix années d'exil*, Paris, Fayard, 1996.

BALAYÉ, Simone, *Madame de Staël. Écrire, lutter, vivre,* Genève, Droz, 1994.

BALAYÉ, Simone, *Les carnets de voyages de Madame de Staël. Contributions à la genèse de ses oeuvres*, Genève, Droz, 1971.

DIDIER, Béatrice/ Neefs, Jacques (dir.), *Sortir de la Révolution. Casanova, Chénier, Staël, Constant,Chateaubriand. Manuscrits de la Révolution*, Presses Universitaires de Vincennes, 1994.

DELON, Michel/ Mélonio, Françoise, (dir.), *Madame de Staël*, Actes du colloque de la Sorbonne du 20 novembre 1999, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000.

DIAZ, José-Luis, (dir.), *Madame de Staël. L'âme se mêle à tout*, Actes du colloque d'agrégation de la Société des études romantiques et dix – neuviémistes, des 26-27 novembre 1999, Paris, Sedes, 1999.

GARRY-BOUSSEL, Claire, S*tatut et fonctionnement du personnage masculin chez Madame de Staël*, Paris, Honoré Champion, 2002.

LARG, David Glass, *Madame de Staël. La seconde vie (1800 – 1807)*, Genève, Slatkine, 1974.

MALIȚA, Ramona, *Mme de Staël et les canons littéraires*, Timişoara, Mirton, 2006.

MALIȚA, Ramona, *Le Groupe de Coppet. Un ouvroir de la construction / déconstruction des canons esthétiques*, la seconde édition revue et annotée, Saarbrücken, Éditions Universitaires Européennes, 2011.

WINOK, Michel, *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010.

BDD-A6473 © 2011 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:51 UTC)